

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La femme à la bouche rouge À propos des *Masques* de Gilbert LaRocque

André Vanasse

Number 22, Summer 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40257ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1981). Review of [La femme à la bouche rouge : à propos des *Masques* de Gilbert LaRocque]. *Lettres québécoises*, (22), 23-24.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

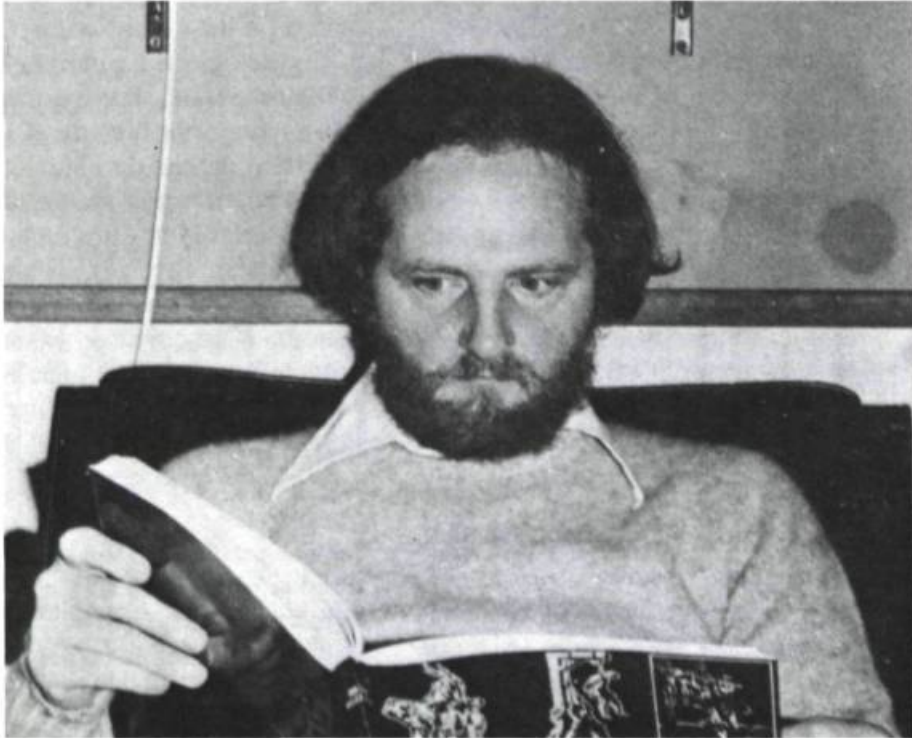


Photo : Yves La Rocque

J'ai déjà, dans le numéro 8 de *Lettres québécoises*, traité de l'écriture anale chez LaRocque. Je ne veux donc pas insister plus qu'il ne le faut sur le sujet sinon de dire que *Les Masques* n'échappe pas à cette obsession. Je me suis amusé à souligner les rappels olfactifs (odeur, senteur, pourriture, vomissure, etc. etc.) pour constater que, décidément, chez LaRocque tout passe par le nez.

Ceci pour dire qu'on n'entre pas facilement dans son univers. Il prend trop souvent plaisir à souiller les moments intimes et sacrés de la vie que les poètes ont toujours chantés l'oeil mi-clos et le nez pincé. LaRocque nous y plonge. Avec un sadisme avoué. Fini le romantisme. Faire l'amour c'est d'abord sentir l'animal et quand c'est fini c'est encore elle, la senteur, qui monte aux narines :

Mais je restais là, au bord du lit, dans l'odeur qui montait de mon corps, la senteur musquée, l'odeur de bête qui montait de mon enfourchure, déliquescence qui me sautait littéralement au visage maintenant que ça n'existait plus et que j'y prêtai une certaine attention . . . Mon corps qui sentait l'étreinte . . . Ce jeu de nos ventres . . . Ah oui au plus sacrant prendre une bonne douche ! Eau lustrale du matin, pureté là où ça coule ruisselle pour emporter toute trace de ce qui n'est pas entièrement soi . . . (p. 103)

Se laver pour effacer les traces de l'Autre . . . À lire Gilbert LaRocque on éprouve cette certitude que « l'enfer c'est les autres ». La nausée, LaRocque l'éprouve autant que Sartre. Sa relation au monde se place sous le signe du dégoût. Et il faut voir, dans *Les Masques*, à quel point cette affirmation est vraie. Personne avec qui le narrateur puisse établir des relations chaleureuses sinon avec les enfants, c'est-à-dire avec Éric, son fils de huit ans et avec Myriam, le bébé de sa concubine. Encore faudrait-il préciser que, dans les deux cas, les rapports qu'il entretient avec eux sont ambigus. Chose certaine l'agressivité n'est pas absente.

Pour le reste tout va pour le pire. Alain, le narrateur ne se sent bien nulle

La femme à la bouche rouge

À propos des *Masques* de Gilbert LaRocque

Parfois il suffit d'une phrase (et qu'on me fiche la paix avec l'enquiquineuse marquise qui sortit à cinq heures) pour savoir que le ton y est. Le miracle se produit rarement. C'est le cas pourtant pour *Les Masques*, le dernier roman de Gilbert LaRocque, dont je fais aujourd'hui le compte rendu six mois (et même plus) après sa sortie. Que voulez-vous que j'y fasse. *Lettres québécoises* ne fournit pas à la tâche.

Ainsi je ne saurais dire pourquoi en lisant « À présent, il était debout sur le trottoir dans la lumière dure et dévorante du soleil de midi, les tempes battantes, sentant que sa chemise mouillée de sueur lui collait entre les omoplates, regrettant d'être venu, furieux de se retrouver en plein coeur de Montréal par cette journée torride (. . .) » j'ai cru du coup que je plongeais dans une écriture qui me charrierait jusqu'au mot fin sans que je

n'y puisse rien. Je m'explique mal ce phénomène, sinon qu'une façon de dire, un certain rythme peuvent nous toucher de la même manière que ces mélodies que nous nous plaisons à fredonner — parfois jusqu'à l'obsession — pendant des heures, voire des jours.

Chose certaine, il y a chez LaRocque une magie du verbe. Sinon je ne vois pas comment le lecteur pourrait se sentir à l'aise dans cette écriture fondée sur l'esthétique de la répulsion. L'oeuvre de LaRocque agresse. Elle se fait un devoir de dévoiler le dessous des choses. Et dans le cas de cet auteur, le dessous des choses prend une signification bien précise : c'est celui des *sous-vêtements* souillés, des *dessous* des aisselles qui puent la transpiration, des détritiques coincés *sous* les dentiers, en somme celui des odeurs fétides qui suintent de partout.

part. Peut-être bien chez cette concubine qui lui offre « l'ultime chance (...) de connaître la présence, la chaleur et l'amour (p. 48) » mais nous n'en saurons rien puisque le narrateur a décidé, par pudeur ou par crainte superstitieuse, de ne rien dire d'elle, « même pas le nom (p. 48) ».

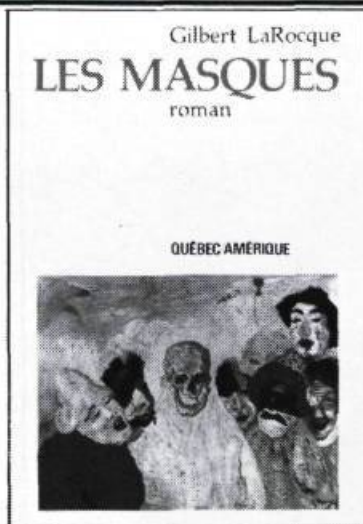
Mais de quoi s'agit-il au juste ? D'une histoire tragique et simple : pendant qu'on célèbre le quatre-vingt-onzième anniversaire de pèpère Tobie, Éric le fils d'Alain, dont il a la garde tous les samedis, se noie dans la rivière des Prairies. Tel est officiellement, c'est-à-dire annoncé dès les premières pages, le sujet du roman. En réalité, cette tragédie, obsédante et culpabilisante pour le narrateur, ne sert que de prétexte à ce dernier. En fait, Alain cherche plutôt à régler ses comptes avec lui-même et surtout avec la vie.

D'ailleurs il se pourrait que son fils Éric, tout réel qu'il soit, ne fût au bout du compte que l'image éclatée de lui-même c'est-à-dire la réalisation après coup de son propre désir suicidaire.

Parce qu'il a été puni par son père, Éric a décidé (consciemment ou pas peu importe) de se tuer en se noyant dans « les remous empoisonnés de la rivière des Prairies ». En s'enfuyant dans la chaloupe trouée de pèpère Tobie, il est fort probable qu'Éric éprouve la très grande satisfaction de se venger cruellement de son père (qui ne se souvient pas d'avoir un jour décidé de quitter pour toujours ses parents, de les punir d'une irrémédiable absence qui les rendait à tout jamais inconsolables ?).

Chose certaine, pour Alain, la mort d'Éric ne sert que de déclencheur : perçue comme une flagrante injustice, elle le justifie de faire connaître à tous sa haine et son dépit de l'Autre et plus particulièrement des femmes.

Car il apparaît évident que c'est sur la femme que se déploie d'abord sa rage. D'entrée de jeu, le narrateur se défoule sur la Flibotte, c'est-à-dire Véronique Flibotte qui l'interviewe pour la revue *Gazelle*. Il la déteste avant même de la connaître, persuadé qu'il va « perdre (son) temps avec cette grosse plotte (p. 33) ». Et c'est du reste ce qui se produit. Alain se montre outré que la Flibotte, avec un sans-gêne éhonté, fasse son « fouinage » jusque



dans (ses) recoins les plus intimes, jusque dans (ses) dessous pas montrables (p. 22) » en lui posant des questions sur l'enfance de ses personnages. Questions-prétextes avant d'en arriver à l'ultime : « Et le côté sexuel dans vos romans (p. 29) » ?

Alain se rebiffe, se sent agressé, de la même manière qu'il l'avait été dans son enfance par la grosse Gertrude, maîtresse de son père qui, en son absence, exerçait ses charmes sur le fils :

Elle ouvre son peignoir jaune et elle me montre ça les poils et tout le mou de ses cuisses elle veut toucher à mon zizi elle veut que je mette ma bouche dans ses affaires qui tremblotent comme de la gelée de canneberges non non je crie non ! je cours dans les toilettes j'ai le coeur qui lève ma tête est dans le bol je suis soulagé dans mon vomi je pue ... (p. 66)

Scène traumatisante dont il ne pourra pas se défaire. Il suffit qu'il se souvienne de « son odeur à elle la Gertrude (p. 90) » pour qu'il perde pendant un certain temps « le goût de taponner les femelles (p. 90) ».

C'est ce qui se produit pour Louise, celle avec qui il a passé la nuit, la veille avant la mort d'Éric. Quand, insatiable, elle lui lance au réveil « mange-moi (p. 103) », il se raidit : « Tout d'un coup, nous dit-il, ça me disait plus rien malgré l'érection sauvage et furieuse qui me sortit du sous-ventre comme un poing brandi (p. 103) ». En fait la comparaison dit bien ce qu'elle veut dire : c'est un coup de poing qu'il voudrait servir à Louise.

Cette énumération, à laquelle il faudrait ajouter tante Philomène, pour bien montrer qu'Alain n'a jamais trouvé, après la mort de sa mère, de substitut digne de la remplacer. Remplacer « qui » de toute manière puisque sa mère, à cause même du cancer qui la rongeaient au ventre et qui la confinait à son lit, n'a jamais pu elle-même lui manifester la moindre marque d'affection sinon du bout des lèvres ?

Alain est donc orphelin de mère. Abandonné à lui-même, il est poursuivi depuis sa tendre enfance par l'image d'une femme mauvaise qui le hante dans ses rêves. C'est « la grande femme qui (lui) apparaît elle court en hurlant dans le corridor elle a une immense bouche rouge (p. 52) ».

Or quand j'y réfléchis un tant soit peu, il me semble que c'est elle la femme à la bouche rouge, la mauvaise Mère, la déesse mortifère qui soutient tout le mouvement du roman et qui donne aux *Masques* toute sa portée et toute sa valeur. Il faut lire ce récit comme une longue métaphore filée sur l'image de cette femme aux lèvres rouges et comprendre que la ville qui fond, se liquéfie, se décompose par cette torride journée d'été, de même que la rivière des Prairies, limoneuse, sale, écumeuse de même que toutes les femmes (à l'exception bien sûr de l'innommée) ne sont que les mille et un masques de la Mère mauvaise, dévoreuse d'enfants, nouveau Moloch aux formes féminines.

Bien sûr, on pourra accuser Gilbert LaRocque de mysogynie. Et il est vrai que le portrait qui nous est donné de la femme dans *Les Masques* effraie sinon répugne. Plus souvent qu'autrement, elle se transforme en mangeuse de sexes. Elle ressemble pourtant étrangement à la description de la mère telle que Christiane Olivier l'a dépeinte dans *Les Enfants de Jocaste* : mère possessive, écrasante, avaleuse contre laquelle se débat l'enfant mâle.

Et c'est précisément parce que LaRocque a voulu hisser au niveau du mythe la figure inquiétante de cette déesse mortifère qu'il a réussi à faire des *Masques*, malgré son côté repoussant sinon dégoûtant, une des oeuvres les plus fascinantes de l'année littéraire. □